

ANNUAIRE du **COLLÈGE DE FRANCE** 2016 - 2017

Résumé des cours et travaux

117^e
année



COLLÈGE
DE FRANCE
— 1530 —

HISTOIRE ET CULTURES DE L'ASIE CENTRALE PRÉISLAMIQUE

Frantz GRENET

Membre correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres,
professeur au Collège de France

Mots-clés : Asie centrale préislamique, histoire, culture, encastellamento, Hephtalites, Huns, invasions barbares, Sogdiane, Tokharestān, urbanisation

La série de cours « Le fait urbain en Asie centrale préislamique : approche diachronique, approche synchronique. III : La crise urbaine et la réurbanisation (IV^e-VII^e siècle), un processus général ? » et le séminaire « Le Livre des Rois de Ferdowsi et les épopées sistaniennes : strates textuelles, strates iconographiques » sont disponibles, en audio et/ou en vidéo, sur le site internet du Collège de France (<https://www.college-de-france.fr/site/frantz-grenet/course-2016-2017.htm>).

ENSEIGNEMENT

COURS – LE FAIT URBAIN EN ASIE CENTRALE PRÉISLAMIQUE :
APPROCHE DIACHRONIQUE, APPROCHE SYNCHRONIQUE. III : LA CRISE URBAINE
ET LA RÉURBANISATION (IV^e-VII^e SIÈCLE), UN PROCESSUS GÉNÉRAL ?

Introduction – Quelles villes avant, quelles villes après ?

Cours du 12 janvier 2017

On résume les grands traits des villes antiques étudiées il y a trois ans pour l'Empire parthe et la Bactriane, il y a deux ans pour le Khorezm :

- ces villes sont fondées, quand on le sait, à l'initiative d'un pouvoir impérial : les capitales politiques (Aï Khanoum, Nisa, Akchakhan-kala au Khorezm), mais aussi dans l'Empire kouchan de petites villes de garnison placées sur les axes stratégiques ;
- les grandes villes sont faiblement occupées à l'intérieur de leurs remparts, au point que l'on peut parfois mettre en doute leur caractère véritablement « urbain » ; dans ce qui est effectivement bâti, une place considérable, parfois écrasante, est réservée aux édifices du pouvoir ;
- ces villes ont eu un faible taux de survie sur la longue durée ; quand elles ont subsisté (Bactres, Samarkand, Merv), elles se sont profondément transformées.

Par contraste, la véritable origine du réseau urbain médiéval, par endroits prolongé jusqu'à l'époque prémoderne, se situe du V^e au VII^e siècle. Les villes qui apparaissent alors sont à la fois plus nombreuses et plus petites qu'à la période antique. Pendjikent est déjà une ville moyenne médiévale : des pâtés denses organisés en « mahallas » socialement différenciées, une poussée des maisons en hauteur, des empiètements sur l'espace public par enjambement des rues, une amorce de souk. Les mécanismes des fondations, quand on peut les apercevoir, sont différents par rapport aux époques précédentes. Il y a certes toujours des fondations stratégiques du pouvoir, mais elles sont plutôt l'exception et l'on perçoit surtout des initiatives privées. À ce propos, on commente deux textes, l'un de Narshakhi sur le processus de sédentarisation spontanée dans l'oasis de Boukhara, suivi d'une émigration aristocratique au Sémiretchié menant à la fondation de Jamukat ; l'autre, chinois (une chronique locale de Dunhuang), montrant là aussi un aristocrate émigré de Samarkand, entraînant avec lui des dépendants ruraux pour fonder quatre villes au Lob-nor.

Ces deux âges de la civilisation urbaine centrasiatique sont séparés par une période qu'historiens comme archéologues s'accordent à considérer comme sombre, les « invasions barbares », du milieu du IV^e siècle au milieu du VI^e siècle – un peu plus tard qu'en Chine, un peu plus tôt qu'en Inde, à peu près en même temps qu'en Occident.

Les modalités et l'impact à long terme des « invasions barbares » sont actuellement au cœur d'un débat très vif chez les historiens de l'Occident. On en résume les données essentielles. La vision très noire de l'historiographie traditionnelle a été récemment renouvelée, principalement par Bryan Ward-Perkins¹, qui s'établit surtout sur les faits archéologiques, à rebours des enthousiastes de l'école de l'« Antiquité tardive » dont le plus prolifique représentant est depuis longtemps Peter Brown. Il leur est reproché d'avoir surestimé la vitalité de la période à partir du renouveau intellectuel porté par une classe étroite de clercs qui n'avait aucune influence sur le cours réel des choses (et l'on pense surtout à saint Augustin). En retour, Ward-Perkins a été accusé de trop extrapoler par rapport à la situation britannique, sans doute la pire de tout l'Occident.

Que dit-il en substance ? À l'Ouest, tout s'est joué au V^e siècle. L'ancien monde occidental ex-romain vers 500 est extrêmement différent de ce qu'il avait été vers 400. Il privilégie quatre critères pour apprécier l'effondrement :

- 1) Régression générale des territoires urbains, allant jusqu'à leur désertion totale en Angleterre.
- 2) Régression de l'usage de la monnaie (totalement abandonné en Angleterre). Effondrement concomitant de la fiscalité monétaire.
- 3) Chute en quantité et qualité des productions artisanales de haut niveau, notamment les céramiques, liée principalement à la rupture des communications sécurisées sur terre et sur mer, mettant fin à la division régionale du travail. L'Angleterre du roi Arthur est au niveau technologique de l'âge du bronze.
- 4) Régression de l'usage de l'écrit qui se rétracte vers le sommet de la pyramide sociale, et seulement vers la partie ecclésiastique de celle-ci (alors que dans tous les autres empires, même en crise, l'aristocratie est restée lettrée). Disparition de l'« alphabétisation pauvre ».

1. B. WARD-PERKINS, *La Chute de Rome. Fin d'une civilisation*, Paris, Alma Éditions, 2014.

Les causes essentielles de tout cela furent selon lui militaires et politiques : les Barbares avaient toujours voulu s'intégrer, principalement par l'armée, mais la capacité d'intégration est brisée tout au long du v^e siècle par l'ampleur cumulée des migrations, conséquence du choc Hun du début du siècle. Désormais, bien que sans jamais remettre en cause l'existence de l'Empire ni l'allégeance à ses valeurs, ils arrivent collectivement avec leurs lois et leurs hiérarchies politiques, ils s'approprient les ressources fiscales des territoires qu'ils se font attribuer selon le processus ancien des *federati*, ce qui disloque les mécanismes de transferts financiers sur lesquels reposait la puissance romaine et notamment le contrôle de l'armée. Les invasions barbares ont vraiment été les invasions barbares. Ward-Perkins n'envisage pas d'autres facteurs, d'ordre épidémique et climatique, que certains aujourd'hui tendent à mettre en avant (notamment la « peste de Justinien », entre 540 et 740, qui n'a sans doute pas peu contribué à ouvrir la Méditerranée à l'invasion arabe).

Pourquoi rappeler ici ces débats propres à l'historiographie occidentale ? Outre l'intérêt intrinsèque de la démarche comparative, le commun facteur « hunnique » (en Occident le seul projet impérial qui fut opposé à l'Empire romain) est une autre raison de tenter la comparaison avec l'Asie centrale, comme on vient de le faire pour l'Inde².

L'état de la littérature scientifique sur les « siècles obscurs » de l'Asie centrale

Cours du 19 janvier 2017

La seule présentation d'ensemble en langue occidentale des données historiques et surtout archéologiques se trouve dans les sections correspondantes du livre de Boris Livinskij, *La Civilisation de l'Asie centrale antique* (Rahden, Leidorf, 1998), achevé pour l'essentiel en 1985, donc l'état des connaissances est-soviétique final³. Les défauts en sont : des références non hiérarchisées, ne distinguant pas assez entre sources textuelles et littérature érudite ; une tendance à trop généraliser d'après son propre terrain (la partie tadjike du Tokharestān, qui offre probablement une version optimiste de la période). Les qualités sont l'ampleur de l'information et le sens du terrain.

Les seules tentatives de reconstructions événementielles détaillées sont dues à l'école numismatique de Vienne. L'ouvrage fondateur est celui de Robert Göbl, *Dokumente zur Geschichte der Iranischen Hunnen in Baktrien und Indien*, Wiesbaden, Otto Harrassowitz, 1967. Cette école manifeste une confiance extrême dans le raisonnement numismatique, au prix parfois de contradictions avec les autres ordres de données et d'une grande indifférence à l'archéologie. Par ailleurs, les corpus publiés ne couvrent pas la Sogdiane, pour laquelle les publications numismatiques dues à des savants russes et ouzbeks sont plus dispersées. Parmi les titres récents, on recommande surtout Matthias Pfisterer, *Hunnen in Indien*, Vienne,

2. T. STICKLER, « The Gupta empire in the face of the Hunnic threat. Parallels to the late Roman empire? », in J. BEMMANN et M. SCHMAUDER (dir.), *The Complexity of Interaction along the Eurasian Steppe Zone in the first Millenium AD*, Bonn, 2015.

3. C. LO MUZIO, *Archeologia dell'Asia Centrale preislamica*, Milan, Mondadori Università, 2017, paru trop tard pour bénéficier au présent cours, va désormais être la référence.

Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2014, et Michael Alram, *Das Anlitz des Fremden*, Vienne, même éditeur, plus synthétique.

Rappel des cadres chronologiques globaux

Cinq grandes phases scandent la période allant du III^e au VII^e siècle sur l'ensemble du domaine étudié, avec des chocs miliars dont les directions alternent.

- 1) Occupation sassanide (c. 230-c. 280) au Tokharestān (comme est désormais désignée l'ancienne Bactriane).
- 2) Dynastie autonome des Kouchano-sassanides (c. 280-380) au Tokharestān, tandis que la Sogdiane demeure dans l'orbite de la confédération nomade des Kangju, basée dans les steppes du Syr-Darya.
- 3) Invasions des Chionites (nom irano-grec des Huns), sur la frontière sassanide à partir de c. 355, occupant le Tokharestān avant 380.
- 4) Puis des constructions impériales hybrides, elles aussi couvertes par le nom de « Huns », prennent naissance au Tokharestān et annexent la Sogdiane : Kidarites (c. 420-476, quelques décennies plus tôt selon les numismates viennois) ; Hephtalites (c. 466-560).
- 5) Retour en scène de la steppe avec l'empire des Turcs occidentaux (560-658, avec des prolongements fragmentés jusqu'à la conquête arabe).

Anticipant sur l'examen détaillé qui va suivre, on peut esquisser le bilan de la période IV^e-VI^e siècle à l'aune des critères appliqués par Ward-Perkins à l'Occident romain.

- 1) Régression urbaine : oui, mais cela vaut surtout pour les plus gros organismes.
- 2) Régression monétaire : oui, globalement, pour l'or ; loin d'être généralisée pour le reste. Les documents bactriens du petit royaume de Rōb (332-771), pourtant peu urbanisé, attestent la continuité de la fiscalité d'État.
- 3) Déclin de la production artisanale : oui, notamment pour la poterie, mais pas de manière durable ni générale.
- 4) Régression de l'usage de l'écrit : on a peu d'indices, mais les conditions d'observation sont très différentes car l'écrit était, beaucoup plus qu'en Occident, l'affaire des scribes et ceux-ci ont traversé tous les régimes avec des routines intactes (voir là encore les archives de Rōb). Les « Anciennes Lettres » de marchands sogdiens du IV^e siècle avaient été écrites par des scribes mais, selon un témoignage chinois du VII^e siècle, les enfants de cette classe de Sogdiens apprenaient à lire. L'« alphabétisation pauvre » reste attestée par les nombreuses inscriptions incisées sur tessons.

À côté des invasions successives, on entrevoit de possibles facteurs non migratoires. Des prélèvements dans les lacs de l'Altaï indiquent une phase de refroidissement (c. 370-580), qu'on est tenté de mettre en rapport avec les migrations successives des Huns puis des Turcs⁴. Concernant la « peste de Justinien », on ignore en l'absence de toute étude de paléopathologie si elle a atteint l'Asie centrale (on sait par les chroniques qu'elle était présente en Iran au moins au début du

4. F. SCHLÜTZ, F. LEHMKUHL, « Climatic change in the Russian Altai, southern Siberia », *Vegetation History and Archaeobotany Journal*, vol. 16, 2007, p. 101-118 ; D.V. CHERNYKH, V.P. GALAKHOV, D.V. ZOLOTOV, « Synchronous fluctuations of glaciers in the Alps and Altai in the second half of the Holocene », *The Holocene*, vol. 23, n° 7, 2013, p. 1074-1079.

vii^e siècle), mais sur certains sites du Tokharestān des dépôts massifs de corps font penser à des épisodes épidémiques.

Contrairement aux périodes traitées les années précédentes, on a des sources écrites relativement nombreuses et surtout très diverses : chinoises⁵, romano-byzantines complétées par des sources arméniennes, arabo-persanes (rétrospectives), et même, une fois n'est pas coutume, indiennes (« chroniques » épigraphiques). Ces sources informent sur la situation politique globale, avec parfois des indications précises sur l'existence des villes.

État des lieux au iv^e siècle, à la veille des premières invasions

Cours du 26 janvier 2017

Tant au Tokharestān qu'en Sogdiane, le processus de « digestion » des apports nomades qui avaient suivi la chute de la domination grecque paraissait alors accompli.

Au Tokharestān de rive droite, on a l'exemple bien étudié de la vallée de Bishkent : du i^{er} siècle avant notre ère au ii^e siècle de notre ère, elle est occupée par des nomades installés dans la durée, et dans la coexistence avec des villages sédentaires. Ce ne sont pas tous des militaires ; ils utilisent la poterie des villages voisins. Au sud, cœur du pouvoir kouchano-sassanide, on a l'impression de rester sur la lancée de la grandeur impériale des Kouchans. Les remparts surdimensionnés des nouvelles fondations (Qala-i Zal, déjà Zadiyan à l'époque kouchane) attestent de la confiance en l'avenir. Deux zones rurales prospectées, la Bactriane orientale (Gardin-Lyonnet) et le Surkhan-Darya (Stride), révèlent un « monde plein », au moins au même niveau qu'à la période kouchane.

En Sogdiane, on retrouve la présence apparemment pacifiée des nomades : les nécropoles en périphérie de l'oasis de Boukhara, jusqu'au iv^e siècle, coexistent avec de petits sites urbains ; la culture artistique nomade est attestée près de Samarkand par les plaques d'Orlat, avec des procédés stylistiques dont héritera la peinture sogdienne à partir du moment où elle apparaîtra. Le poids de l'élément nomade paraît plus fort qu'au sud. Les principautés sogdiennes qui avaient émergé après la période grecque (Samarkand, Boukhara, le Kashkadarya) sont englobées, à un degré incertain, dans la confédération des Kangju, d'où, semble-t-il, la présence d'une onomastique de type « sarmate » (autrement nommée « pontique ») dans l'aristocratie dirigeante. Samarkand subsiste, mais très rétrécie par rapport à l'époque hellénistique. On n'y repère plus alors aucune construction de qualité (mais celles-ci pourraient avoir été oblitérées par les importants remodelages du vii^e siècle). Cela va de pair partout en Sogdiane avec une longue période médiocre du point de vue artistique, avec une céramique à peu près immuable du ii^e au v^e siècle (période dite « Afrasiab IV »). Nulle part on ne peut attribuer de nouvelle fortification, ni urbaine ni autre, à la période qui va de l'époque hellénistique au iii^e siècle, ce qui contraste nettement avec la situation observée au sud. Le Kangju, sûr de sa force, aurait-il constitué la principale menace pour les Kouchans ? D'autres indices

5. Toutes les sources chinoises officielles (en dehors des pèlerins bouddhiques) sont rassemblées et amplement commentées dans YU Taishan, *A Concise Commentary on Memoirs on the Western Regions in the Official Histories of the Western and Eastern Han, Wei, Jin, and Southern and Northern Dynasties*, Pékin, The Commercial Press, 2014.

démentent l'idée d'une stagnation dans tous les domaines. À un moment qu'on aimerait pouvoir préciser davantage mais qu'on situe en tout cas dans la période 100-250, les principautés sogdiennes coalisées avec le Chāch (Tachkent) eurent la ressource pour fonder de petites villes fortifiées loin sur le front de la steppe⁶. À partir du III^e siècle, on discerne l'existence, peut-être en fait antérieure, de colonies sogdiennes sur la branche chinoise de la « Route de la Soie », et ceci bien que l'itinéraire majeur décrit par Ptolémée passe en territoire kouchan.

Les invasions des Chionites

À partir du milieu du IV^e siècle cette relative stabilité est bousculée par l'arrivée d'une première vague de Huns (*Khun* en sogdien ; *Khyōn* en pehlevi, adaptation pseudo-savante d'après la peuplade avestique des *Hyaona*, d'où le grec *Chionitai*). Ils semblent avoir émigré de la zone altaïque et péri-altaïque en même temps que la branche qui, grossie d'apports multiples, donnera les Huns d'Europe, et revendiquer le nom et l'héritage politique des Xiongnu, vieux adversaire de la Chine dont l'empire basé en Mongolie s'était désintégré au II^e siècle. Dès la fin des années 350, l'Iran sassanide les affronte, avant d'en incorporer certains comme troupes alliées. Cette dernière situation est reflétée par le récit remarquable d'Ammien Marcellin (XVII.5, XVIII.6, XIX.1), témoin oculaire de la participation des troupes chionites au siège d'Amida. C'est la première fois depuis les campagnes d'Alexandre qu'un témoin formé à la culture classique s'est trouvé face à des populations d'Asie centrale. Il observe le rite funéraire par crémation, de nature altaïque (il y a quelques sépultures à crémation à Bishkent), tandis que le nom du roi Grumbatès (« protégé par Wahrām ») est iranien de type « sarmate ». On le retrouve au siècle suivant chez un personnage de la région de Rōb, « de la famille royale » : des *federati* établis par les Sassanides ? Par comparaison, à la même époque chez les Huns d'Attila, l'onomastique altaïque est peu fournie et limitée au cercle le plus proche du roi, tandis que domine une onomastique « sarmate » et gothique.

Cours du 2 février 2017

Ces tentatives de récupération furent vite débordées. Au Tokharestān, deux défaites cuisantes de l'armée sassanide pour la possession de Bactres, vers 367 puis vers 375, sont mentionnées par l'historien arménien P'awstos Buzand, qui désigne anachroniquement les adversaires comme « Kouchans ». Vers la fin du siècle arrivent au sud de l'Hindukush de nouveaux venus, pas forcément exactement les mêmes que ceux désignés sur le front ouest comme « Chionites ». On n'a sur eux que le témoignage des monnaies portant la légende *Alkhan* ou *Alkhon*, d'explication incertaine ; les numismates viennois veulent y voir une confédération à part.

Ces vagues d'invasions venues en partie des régions altaïques ont forcément affecté la Sogdiane, mais là on n'a aucun récit (même chinois, car la diplomatie chinoise a alors perdu le contact). Sur la seule base des changements dans la céramique, les archéologues admettent qu'il y a eu aux IV^e et V^e siècles des déplacements de population lors d'une crise violente et brève. La réflexion la plus

6. Inscriptions sogdiennes de Kultobe (Kazakhstan méridional) : F. GRENET, N. PODUSHKIN et N. SIMS-WILLIAMS, *CRAI*, 2007 [2009], p. 1005-1034. (La récente découverte d'une monnaie kouchane de Sôter Mégas, c. 90-110, conduirait à opter pour le début de la période).

pointue est due à Boris Marshak et Valentina Raspopova : les occupations de pâturages auraient entraîné un effet domino sur les terres et la céramique rustique dite « Kaunchi » attesterait un repeuplement des oasis urbaines par des populations des piémonts⁷.

Les Huns Kidarites

Au bout d'un certain temps émerge un pouvoir toujours qualifié de « Hun » mais pour lequel on a un qualificatif spécifique bien attesté, les « Huns Kidarites ». Ils apparaissent, semble-t-il, d'abord au Tokharestān. Vers 420-430, ils s'emparent du Gandhāra et des vallées au nord. On les trouve menaçants sur les frontières de l'Iran à partir des années 440, presque tous les témoignages émanant des historiens arméniens qui ont exploité les récits de leurs compatriotes incorporés dans l'armée sassanide. Elishe nous apprend qu'ils tiennent des villes, tout en basant leur force militaire sur les tactiques nomades du harcèlement et de la fuite simulée ; à la fin, Yazdgird II a dû acheter la paix. À l'intérieur de l'Asie centrale, on les saisit plutôt comme les artisans d'une nouvelle construction impériale, ceux qui ont réunifié le Tokharestān avec d'un côté l'Inde du Nord-Ouest, de l'autre la Sogdiane, ce qui ne s'était pas vu depuis les Grecs. On a le sceau d'un « roi des Huns, roi des rois des Kouchans, seigneur de Samarkand⁸ ». C'est sans doute de ce moment qu'en Sogdiane on peut dater un nouveau dynamisme de fortifications, voire de fondations urbaines, en même temps que des transferts d'écoles artistiques depuis le sud. On y reviendra dans les dernières séances du cours.

Les Huns Hephtalites

À partir de 457, toujours d'abord au Tokharestān, apparaissent les Hephtalites (en bactrien *ēvdal* ; étymologie inconnue). Dès les années 480, ils s'imposent partout en Asie centrale, et par domination indirecte jusqu'à Khotan et Kucha, ce qui est une nouveauté. Dans les historiographies de tous ceux avec qui ils ont été en contact (Perses, Arméniens, Indiens), ils ont laissé une réputation de fléau sans pareil⁹. Il importe cependant de distinguer d'un côté la terreur, qui a visiblement été pour eux une arme de guerre, de l'autre les massacres, dont l'ampleur est moins avérée.

La terreur qu'ils inspirent est attestée par Lazar de Pharp : « même en temps de paix personne ne pouvait hardiment et sans crainte regarder les Hephtalites, ni même entendre leur nom [...] ; contre eux l'armée marchait comme des condamnés à mort ». On est amené à penser qu'ils ont joué sciemment de leur apparence physique

7. B. MARSHAK et V. RASPOPOVA, « Les nomades et la Sogdiane », in H.-P. FRANCFORT (dir.), *Nomades et sédentaires en Asie centrale*, Paris, Éditions du CNRS, 1990, p. 179-185.

8. A. UR RAHMAN, F. GRENET et N. SIMS-WILLIAMS, « A Hunnish Kushan-shah », *Journal of Inner Asian Art and Archaeology*, vol. 1, 2006, p. 125-131.

9. A. FOUCHER, avec la collaboration de E. BAZIN-FOUCHER, *La Vieille Route de l'Inde de Bactres à Taxila*, vol. II, Paris, Éditions d'art et d'histoire, 1947, p. 228 : « Tandis que leurs congénères se répandaient à l'Ouest sur l'Europe entière, ceux-ci (*les Huns Hephtalites*) prirent la route du Sud [...]. Ils y apportaient une nouveauté, à savoir ce don de cruauté froide que continuera avec Gengis-khan et Tamerlan à rester l'attribut caractéristique de leur race et le principe directeur de leur stratégie ».

irréductible à tout canon esthétique antérieur comme arme de terreur : l'aspect effrayant des portraits monétaires, avec la déformation crânienne spectaculaire et les énormes boucles d'oreilles, n'est pas dû à la maladresse ni à l'irrévérence des graveurs.

Si l'on passe aux massacres, les renseignements proviennent uniquement de l'Inde, par des sources bouddhiques plus tardives, indiennes et chinoises. Le Gandhāra est semble-t-il conquis dès l'établissement de l'empire, dans les années 460, et une branche dynastique y est déléguée avec le titre de *tegin* – le titre supérieur est *yabghu* (c'est là l'un des principaux points de désaccord avec les numismates viennois qui voient dans ces *tegin*s non pas des Hephtalites mais des continuateurs des *Alkhan* de la période précédente). Selon Xuanzang, qui passe là un siècle plus tard, le *tegin* Mihirakula (c. 515-540) aurait gagné le surnom de Trikoṭīhan « tueur de trois koṭi » (30 millions !) et anéanti les sanctuaires bouddhiques. On tend maintenant à reconsidérer tout cela avec un certain scepticisme. Les archéologues n'ont rien trouvé, sauf des monnaies de c. 525 dans la couche de destruction de Taxila. Le voyageur contemporain Songyun, reçu par Mihirakula alors en campagne contre le Cachemire, évoque le poids de l'effort guerrier sur les populations, son refus personnel du bouddhisme (mais il tolère un sanctuaire près de son campement) ; toujours selon Songyun « il fait mettre à mort beaucoup de gens », mais cela n'implique pas forcément des massacres systématiques. Les sources indiennes indiquent leur déclin militaire dès 530.

Cours du 23 février 2017

Rien de tel n'a été transmis pour l'Asie centrale. En contrepartie, la Sogdiane fournit pour ces époques des données témoignant d'une assimilation rapide des vagues successives de nouveaux venus, notamment dans la classe marchande alors en pleine expansion sur les routes du commerce. Dans les inscriptions sogdiennes du haut Indus, datables du v^e siècle environ, « Khūn » représente un tiers des noms ; parmi eux, seize dont les pères portent des noms sogdiens. Au début du viii^e siècle, le souverain de Boukhara s'appellera encore Khūnak. La peinture de la cella du temple de Dzhartepe (v^e siècle, pré-hephtalite ?) montre probablement la nouvelle aristocratie mixte à la chasse dans le « paradis » des souverains de Samarkand. Linguistiquement, on a pour la période pré-hephtalite quelques rares indices onomastiques indiquant une langue altaïque : Khunkhas = « khan des Huns », « Huns Oghlar » < *Oghullar, « Huns princiers » ou « Huns Oghur » (les Oghur seront plus tard l'autre grande division des Turcs avec les Oghuz).

Pour l'époque hephtalite, les données textuelles deviennent encore plus nombreuses et diverses, mais elles laissent sur des impressions très contrastées. Il y a deux manières d'envisager ces contrastes : une structure politico-sociale hybride ou une évolution chronologique. Un peu des deux sans doute.

Au Tokharestān, la strate dirigeante des Hephtalites, le milieu que les envoyés chinois rencontraient sur les piémonts orientaux, a longtemps conservé un mode de vie nomade, y compris les pratiques funéraires, pleinement confirmées dans cette région par l'archéologie. Les chroniques chinoises admettent que les informations sur leurs origines sont contradictoires ; celle qui remonte aux premiers contacts, le *Weishu*, les fait venir comme leurs prédécesseurs de la grande migration de 350-370, mais contrairement à eux l'onomastique des souverains n'est pas altaïque. Une fois établis, ils sont restés dans la coulisse pendant un siècle, ce qui a sans doute permis une première acculturation. La polyandrie décrite par les Chinois a entraîné sur une

fausse piste himalayenne/pamirienne. Elle est en fait attestée par un contrat de mariage de Rōb dès 332, avant toute invasion nomade : c'est un usage local. Le dernier témoignage chinois (dans le *Zhoushu*) pour l'époque « impériale » des Hephtalites mentionne une grande capitale fortifiée, *Badiyan* (*bāit-tēj-jian*), où se trouvent « beaucoup de temples (*non bouddhiques* ?) et de pagodes » ; bien qu'on en ait douté c'est sans doute une forme suffixée du nom de Balkh, lequel se prononçait alors *Vakht*.

En Sogdiane, ils apparaissent non comme des nomades mais comme les émissaires d'un État déjà stabilisé, qui installe des garnisons dans les villes et sans doute aussi des branches dynastiques. Dès 484, le roi hephtalite affronté à Pērōz s'appelle Akhshūndhār, un titre royal sogdien.

On ne sait pas au juste à laquelle de ces deux parties de l'empire s'applique le témoignage de l'historien byzantin Procope (*Guerres*, I.iii.3-6), qui tend nettement vers la version sédentaire :

[...] ils ne sont pas nomades comme les autres peuples Huns, mais depuis longtemps ils se sont établis sur de bonnes terres [...] ; puisqu'ils possèdent une constitution normée ils observent le droit et la justice dans leurs affaires, à la fois entre eux et avec leurs voisins, à un degré non moindre que les Romains et les Perses.

Ceci désigne-t-il un droit tribal (comme sera plus tard le *yasaq* mongol ?), ou l'adoption du droit iranien des pays soumis ? Son témoignage est corroboré par son continuateur Ménandre : en 567, juste après la victoire des Turcs sur les Hephtalites, le Sogdien Maniakh, envoyé du *qaghan* à Byzance, à qui l'on demande : « les Hephtalites vivent-ils dans des villes ou dans des villages ? », répond : « dans des villes ».

L'appropriation d'une culture étatique se marque par leur fiscalité redoutablement efficace (Rōb, contrat J, en 517 : « la taxe des seigneurs hephtalites sur notre maison était lourde, et je n'ai aucun actif domestique sur lequel nous puissions la payer », ce qui rappelle à la même date le témoignage de Songyun pour les Hephtalites du Gandhāra). Il faut en tenir compte pour expliquer l'ampleur de leurs armées. Pour les effectifs militaires, c'est la seule fois où nous avons des chiffres, qui ne paraissent pas invraisemblables (*Beishi* : « à peu près 100 000 hommes de troupe » – le caractère chinois *bu* peut signifier à la fois « tribu » et « troupes », mais c'est sans doute le second sens)¹⁰. Leurs victoires militaires sur les Perses leur ont apporté le contrôle des provinces orientales (Merv, Hérat, Sistān) et des ressources énormes en métal précieux : entre 476 (première défaite de Pērōz) et 531 (interruption du tribut par Khosrow I^{er}), ils auraient, si les chiffres transmis pour le tribut sont fiables, reçu la plus grande partie de la masse monétaire émise par l'État sassanide. Effectivement, les numismates notent des émissions massives de Pērōz à partir de 476, et à Chaganiān (Tokharestān septentrional) toute la monnaie d'argent en circulation pendant des décennies a consisté en monnaies de Pērōz contremarquées. Par

10. Tenir compte cependant d'un correctif apporté par É. DE LA VAISSIÈRE, « Early medieval Central Asian population estimates », *JESHO*, vol. 60, 2017, p. 788-817, ici p. 813 : les chiffres ronds transmis par les sources étrangères, jusqu'à la période mongole, correspondent à des *tūmen*, unités théoriques de mobilisation de 10 000 hommes, dont le taux de remplissage effectif pourrait n'avoir pas excédé 50 % ou même moins.

conséquent, les Hephtalites n'ont pas été incités à émettre en masse des monnaies de type original au Tokharestān, ils l'ont fait seulement en Inde.

Cours du 2 mars 2017

Procope mentionne aussi que « les citoyens riches ont pour habitude de s'attacher des amis au nombre de vingt ou plus, qui deviennent des compagnons de banquet permanents et ont part à toute leur propriété » ; à quoi il ajoute la coutume du suicide collectif à la mort du maître, ce qui est peut-être à prendre *cum grano salis*. On a vu là la préfiguration des *chākar* sogdiens, suite militaire attachée au seigneur par une sorte de lien d'adoption. Est-ce à l'origine des accusations de sodomie que les Perses imputaient aux Hephtalites, stéréotype ou réalité souvent associés aux fraternités militaires ?

L'épisode militaire le mieux connu, relaté de manière identique par Procope et par l'historiographie arabe-persane, est l'Azincourt sassanide, la bataille finale contre Pērōz en 484 : par une fuite simulée un détachement hephtalite attire l'armée sassanide dans une tranchée profonde recouverte de branchages et de terre ; la lourde cavalerie cuirassée périt tout entière, avec le roi. La fausse fuite ainsi que le piège sont des pratiques de chasseurs nomades (voir les immenses pièges à gazelles sur tout le rebord du plateau de l'Ustjurt à l'ouest de la mer d'Aral). Procope mentionne la compétence en archerie des troupes hephtalites mises momentanément au service des Sassanides (fig. 1).

Après avoir liquidé la menace sassanide, les Hephtalites savaient que le danger principal viendrait désormais du nord. C'est probablement de cette période que date la systématisation des murs d'oasis de la Sogdiane en une chaîne continue de longs murs, le Kampir-Diwal, en cours d'étude par Sören Stark dans l'oasis de Boukhara avec de nouvelles méthodes physiques de datation.

Khosrow I^{er} a voulu recommencer l'alliance de revers qui, au début du règne de Pērōz, avait amené les Hephtalites au pouvoir, cette fois-ci avec l'empire tout nouvellement constitué des Turcs occidentaux. En 556, les Turcs conquièrent la Sogdiane. En 560, le Tokharestān se retrouve divisé entre eux et les Sassanides, mais les frictions commencent rapidement. Pas plus que pour les invasions précédentes on n'a pour l'Asie centrale de récits de sièges ni de dommages subis par les populations civiles, à part un témoignage dans une source bouddhique récemment publiée, le récit du pèlerin indien Narendrayaśas¹¹ : venant de Khotan et arrivé à Beshbaliq, il n'a pas pu continuer son chemin vers la Sogdiane à cause de l'invasion turque qui bloque les routes. Par rapport aux précédentes, l'originalité de cette nouvelle conquête depuis la steppe est qu'elle attendra un siècle pour déborder au sud de l'Hindukush.

Avec cette dernière vague nous arrêtons provisoirement la narration historique, pour aborder plus finement le terrain archéologique. Ce faisant, il faudra garder à l'esprit les grands cadres définis par ce qui précède : les migrations ; les processus de sédentarisation ; la militarisation de la société ; l'afflux monétaire.

11. S. KUWAYAMA, *Across the Hindukush of the First Millenium*, Institute for Research in Humanities, Kyoto University, 2002, p. 113-124.



Figure 1 : Souverain hephtalite à la chasse (bol du Swat, vers 460-480)

Les reconstructions proprement archéologiques : richesse et limites

Le schéma théorique de Sergey Tolstov a mis au cœur de l'analyse archéologique les systèmes fortifiés, et plus précisément le phénomène d'*encastellamento* qui caractérise selon lui la période comprise entre le IV^e et le VII^e siècle¹². Ils n'en sont pas sortis depuis, pour la bonne et simple raison qu'ils constituent l'essentiel de la documentation dans ce domaine, à la fois en quantité et en accessibilité. Parfois, notamment au Khorezm, on peut, ou plutôt on pouvait à l'époque de Tolstov, faire beaucoup d'observations sans avoir à fouiller ; aujourd'hui subsistent surtout les sites en hauteur.

La principale synthèse est aujourd'hui G.L. Semënov, *Sogdijskaja fortifikatsija V-VIII vekov*, Saint-Petersbourg, Gos. Ėrmitazh, 1996, inégalée par l'abondance de l'information et l'intelligence de la réflexion¹³.

L'inventaire global des sites est très avancé dans toutes les régions (sauf du côté afghan) et la tâche qui s'impose surtout aujourd'hui est l'affinement des chronologies.

12. S.P. TOLSTOV, *Drevnij Khorezm*, Moscou, 1948.

13. Quelques autres monographies régionales : B.A. LITVINSKIĬ et V.S. SOLOV'ĖV, *Srednevekovaja kul'tura Tokharistana*, Moscou, 1985 ; G.A. PUGACHENKOVA et Ė.V. RTVELADZE, *Severnaja Baktrija-Tokharistan*, Tachkent, 1990 ; E.E. NERAZIK, *Formirovanie rannesrednevekovogo obshchestva v nizov'akh Amu-dar'i*, Moscou, 2013. On n'a encore rien de tel ni pour la Margiane, ni pour le Tokharestān afghan.

Tâche complexe, comme on s'en est bien rendu compte lors d'un colloque à la mémoire de Semënov tenu spécialement sur ce sujet en 2015¹⁴.

Cours du 16 mars 2017

Pour les monnaies, la chronologie est en cours d'amélioration, après la liquidation de certaines théories impossibles sur le monnayage kouchan et post-kouchan (Göbl, Zejmal') et l'affinement (très relatif) des connaissances sur les petites monnaies d'argent des principautés sogdiennes jusqu'au VI^e siècle, mais les trouvailles associées en stratigraphie aux remparts sont rares pour ces périodes. Pour la céramique, la précision ne descend généralement pas au-dessous d'un siècle ou un demi-siècle, encore moins pour la période très peu innovante du II^e au V^e siècle, ce qui impose un maillage plus lâche que la chronologie politique. Cette situation fâcheuse se ressent particulièrement à Pendjikent où les destructions partielles et reconstructions de remparts, avec parfois des déprises urbaines temporaires, obéissent tout au long des VI^e et VII^e siècles à un rythme saccadé sans qu'on sache rien de précis sur l'histoire politique de la ville à ces époques. Au vu du survol événementiel présenté dans les cours précédents, on s'attendrait à trouver en Sogdiane les traces violentes de trois invasions principales : les Chionites vers 360, les Hephthalites vers 480 (ou peut-être seulement en 509, selon une autre interprétation de données chinoises), les Turcs en 556 ; par ailleurs, nous savons que la population de Samarkand fut raflée par un *qaghan* turc en 640. Il est possible que certaines traces de destruction relevées à Pendjikent et sur d'autres sites correspondent à l'un ou l'autre de ces épisodes, mais on n'a aucune certitude.

Un premier point d'arrêt : l'épisode chionite du IV^e siècle. L'impression archéologique vers 400 (c'est aussi l'époque du sac de Rome par Alaric) est que partout les grandes villes héritées de l'Antiquité (Bactres, Samarkand, Merv) ont régressé ou régressent en surface, sans cependant disparaître. Les villes moyennes les mieux étudiées (voir le cours 2013-2014, <https://journals.openedition.org/annuaire-cdf/11929>) apparaissent alors partiellement abandonnées (Dal'verzintepe, Dil'berdzhin, Termez, Toprak-Kala). Dans certains cas, les remparts ne sont plus entretenus, parfois au contraire la fonction urbaine disparaît et le site devient un fort (Toprak-Kala). Parfois ne subsistent à l'intérieur que des monastères bouddhiques (Dal'verzintepe, Termez) ou des temples du « zoroastrisme local » hindouisé (Dil'berdzhin où le temple a son propre rempart). Les parties abandonnées sont réoccupées par des nécropoles (Samarkand, Dal'verzintepe, Toprak-kala, Termez – là il s'agit dans les grottes bouddhiques de Kara-Tepe d'inhumations massives ne relevant pas du rite zoroastrien ni bouddhique : un épisode épidémique ?). Au Tokharestān oriental, à Chaqalak-Tepe, seul village fouillé, le site auparavant non fortifié reçoit alors un double rempart et trois incendies marquent la période des V^e et VI^e siècles.

Le phénomène semble général, ce qui pose d'emblée la question d'une insécurité générale et d'un déclin démographique. On aperçoit l'aboutissement du processus à partir du moment où on construit de nouvelles enceintes. En Sogdiane les nouvelles villes fondées à partir du V^e s. font 8 à 11 ha. Samarkand, qui reste la ville principale, est passée de 220 à 60 ha. Ce ne sont plus les mêmes types de villes, elles ne

14. *Khronologija antichnykh i srednevekovykh drevnostej Srednej Azii*, St. Pb., Gos. Èrmitazh, 20-21 octobre 2015 (pas de publication d'ensemble).

remplissent plus les mêmes fonctions qu'à la période antique. Selon Semënov, on passerait alors de l'enceinte-refuge antique, politiquement amorphe, à la cité-État où le corps social prend en charge sa propre défense. À Pendjikent, on ne note aucune trace de la présence de bêtes d'élevage ou de somme. Où donc la fonction d'enceinte-refuge pour hommes et troupeaux a-t-elle été transférée ? Déjà dans des caravansérails fortifiés ? Étienne de la Vaissière considère que les caravansérails, sous leur première forme de *ribat*, ne sont pas antérieurs à la conquête arabe. Il propose pour le haut Moyen Âge une étape intermédiaire, l'hospitalité aristocratique dans les enceintes, en partie non construites à l'intérieur, accolées aux donjons qui se multiplient à cette époque¹⁵. On remarque tout de suite ces « tépés à deux étages » quand on parcourt la campagne autour de Samarkand. Très souvent, les plans publiés les escamotent car on n'a fouillé que la forteresse ; il faut recourir aux planches de la collection *Arkheologija SSSR* où les diverses catégories de sites représentatifs sont reproduites « en rangs d'oignons », sans souci de faire des albums d'art.

Que peut-on dire du contexte social qui a sous-tendu ce phénomène d'*encastellamento* ? Revenons à la thèse de Tolstov : il y aurait eu à partir du IV^e siècle une crise endogène de la « société esclavagiste », une émergence progressive de la société féodale sur fond de déclin de l'autorité étatique, qui aurait joué un rôle beaucoup plus déterminant dans les transformations de l'habitat que l'évolution des techniques de siège, selon lui difficile à démontrer. Un indice fort est la réorganisation du système des canaux. Dans l'Antiquité, les défenses du Khorezm sont sur les queues des canaux magistraux, en lisière du désert, et elles obéissent à un système défensif global à l'échelle du pays. Ensuite elles sont plutôt vers les têtes des canaux (ce qu'on constate aussi autour de Samarkand), témoignant d'une fragmentation du contrôle des ressources. Aux VII^e et VIII^e siècles, l'évolution est parachevée par la généralisation du donjon habité juché sur une plateforme, interprétée par Tolstov comme un indice du durcissement des oppositions de classes. Il semble y avoir alors trois ou quatre villes moyennes héritées de la période antique, mais aucune n'a été fouillée et la nouvelle capitale, Kath, est tombée dans l'Amu Darya au X^e siècle. La multiplication des donjons a depuis été relevée aussi en Margiane et en Sogdiane, avec les mêmes types de décors à l'élégance ostentatoire : gaufres, frises exploitant des jeux d'ombres de la maçonnerie de briques crues. En Sogdiane, ces décors caractérisent les deux résidences royales hors la ville qui sont connues : Varakhsha pour Boukhara, Kafir Kala (Rēwdād) pour Samarkand.

Cours du 23 mars 2017

Au Tokharestān, l'étude n'a été qu'amorcée par Galina Pugachenkova et seulement autour de Bactres, dans les années 1970. C'est une lacune fâcheuse car elle nous prive d'une contre-épreuve au modèle liant *encastellamento* et féodalisation, le Tokharestān ayant, contrairement aux autres régions, toujours vu se reconstruire des structures étatiques, voire impériales. Mieux étudiés ont été les châteaux de terre crue de l'Hindukush central¹⁶, mais comme partout se posent des questions de datation. Dans ce cas précis, on a essayé les comparaisons avec les plafonds en pierre

15. É. DE LA VAISSIÈRE (dir.), *Islamisation de l'Asie centrale*, Paris/Louvain, Peeters, « Cahiers de Studia Iranica », vol. 39, 2008, p. 71-94.

16. M. LE BERRE, *Monuments pré-islamiques de l'Hindukush central*, Paris, Éditions Recherche sur les civilisations, 1987.



Figure 2 : Plat d'Anikovka (VIII^e siècle) (© Musée de l'Ermitage)

de Bāmiyān, manifestement exécutés selon les mêmes modèles. Il y a des indices nets d'un continuum entre Sogdiane, Tokharestān et Bāmiyān : les équipes de maçons voyageaient, certains commanditaires aussi (les documents de Rōb et les sources arabo-persanes mentionnent des immigrants sogdiens). Les archéologues soviétiques n'avaient sans doute pas tort de postuler l'affirmation à tous les échelons territoriaux d'une classe aristocratique qui semble avoir voulu se procurer le même type d'habitat.

Quelques images contemporaines ou plus tardives aident à se figurer ces décors, notamment le plat d'Anikovka (conservé à l'Érmitage), exécuté dans le milieu chrétien du Sémiretchié (fig. 2). Le thème figuré est la prise de Jéricho, mais les réalités militaires représentées sont totalement locales, du VIII^e siècle et la composition est télescopée, les épisodes successifs apparaissant réunis dans deux enceintes concentriques comme étaient celles des donjons d'Asie centrale.

Ce schéma de « crise de la société esclavagiste antique » s'est imposé longtemps¹⁷, malgré quelques voix un peu discordantes. Gennadij Koshelenko (pour la Parthylène-Margiane) et Édouard Rtveladze (pour le Tokharestān) ont contesté le schéma de remplacement d'un type d'habitat fortifié par un autre. Les villes autodéfendues auraient toujours coexisté avec les « forteresses gouvernementales » défendues par des professionnels, et seuls changeraient les équilibres d'un type à l'autre. Livinskij,

17. Voir le livre classique de A.M. BELENITSKIJ, I.B. BENTOVICH et O.G. BOL'SHAKOV, *Rannesrednevekovyj gorod Srednej Azii*, Léningrad, 1973.

qui a souvent pris le contrepied de Tolstov, a voulu remettre en question l'idée de la crise, mais surtout à partir d'observations locales, à savoir ses propres fouilles dans la partie tadjike du Tokharestān, où s'observe dans quelques cas une continuité des villes moyennes avec la période précédente (Kafir Kala, Kala-i Kafirnigan, Zartepa du côté ouzbek). La région, à l'écart des grands couloirs d'invasion comme du front sassanide, pourrait avoir été relativement épargnée par les troubles. L'école de Pendjikent (Marshak, Raspopova, Semënov) s'est au contraire inscrite globalement dans la lignée de Tolstov, en versant au débat la masse des données sogdiennes¹⁸.

On peut admettre que la rétractation a suivi des rythmes différents selon qu'il s'est agi de la Sogdiane ou des régions méridionales. En Sogdiane, la déprise urbaine est en fait l'aboutissement d'un long processus qui débute après la fin de la domination grecque. Au sein même de la Sogdiane, on observe des rythmes décalés : en lisière sud-ouest, Erkgurgan (Nakhshāb) est alors plus importante que Samarkand. C'est un site très intéressant, dont la fouille n'a été que partiellement publiée¹⁹ et devrait être reprise. Il subsiste un doute sur la chronologie des remparts : pour certains, l'immense mur extérieur de 4,5 km est celui hérité de l'époque achéménide (où sa construction est attestée par les archives du satrape de Bactres) et le mur intérieur témoignerait d'un recentrement ultérieur ; pour d'autres, c'est l'inverse. En tout cas, même si la ville a été recentrée, c'était sur une surface plus vaste que celle occupée par Samarkand à cette époque. Elle reste prospère jusqu'au VI^e siècle, avec de grands monuments. Elle a probablement profité de sa situation géographique intermédiaire entre l'empire kouchan et la confédération Kangju. Le déclin serait survenu par suite d'une position défavorable sur la ligne de front entre Hephthalites et Turcs, puis Turcs et Sassanides. Bactres a connu le même problème.

Après avoir considéré la crise, il faut scruter les indices de sortie de crise. En Sogdiane, on détecte dès les III^e et IV^e siècles un premier dynamisme de constructions militaires, mais pas encore vraiment urbaines, sans qu'on puisse être plus précis sur les coïncidences avec les bouleversements politiques (mise en défense avant l'invasion chionite, ou au contraire établissement de nouveaux maîtres du sol après cette invasion ?). On observe en tout cas à ce moment l'apparition simultanée dans tout l'espace politique « Kangju » d'une architecture militaire commune assez sophistiquée, qui se décline selon trois types : de petits forts carrés à tours d'angle rondes ; des forteresses quadrilobées plus importantes ; des forts ronds à plan intérieur orthogonal (un plan qui paraît d'origine chorasmienne)²⁰. Pour chacun des trois, on a supposé une destination culturelle, idée fortement remise en cause aujourd'hui. À Pendjikent apparaît au IV^e siècle un premier établissement fortifié de

18. Il ne semble pas qu'on ait encore testé pour l'Asie centrale le modèle khaldounien des cycles de 100-120 ans : désarmement des populations autochtones soumises à la pression fiscale, délégation de la force militaire à des groupes tribaux étrangers aux fondateurs d'empires et qui finissent par monter en puissance, « squattérisation » des espaces urbains en fin de cycle, etc. La matière ne manquerait pourtant pas pour plusieurs périodes, préislamiques comme islamiques.

19. R. SULEJMANOV, *Drevnij Nakhshab*, Samarkand, Tachkent, 2000.

20. F. GRENET, « A view from Samarkand: the Chionite and Kidarite periods in the archaeology of Sogdiana », in M. ALRAM, D. KLIMBURG-SALTER et M. PFISTERER (dir.), *Coins, art and chronology*, t. II, Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2010, p. 267-281.

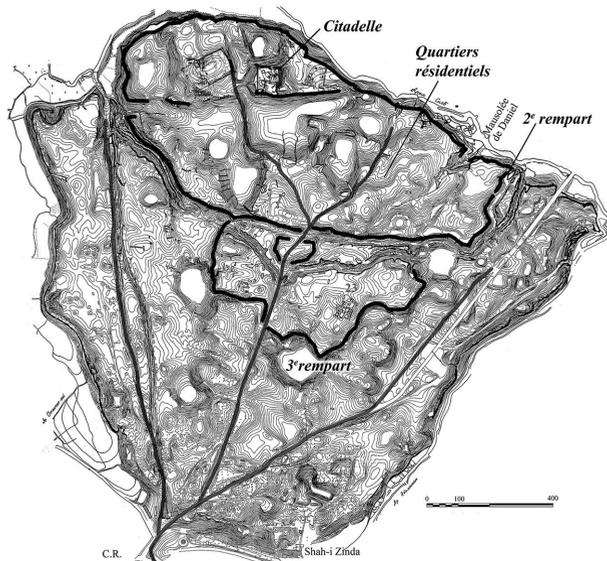


Figure 3 : Plan de Samarkand au VII^e siècle

plan carré, d'un hectare ; un établissement identique avait été édifié au siècle précédent à la citadelle de Paykand, dans un contexte bien particulier, un empiètement sassanide attesté par des monnaies de Shāpur I^{er}.

À partir du V^e siècle, le dynamisme des constructions militaires se confirme, particulièrement bien étudié en Sogdiane où il présente deux aspects :

- 1) la diffusion, y compris dans les hautes vallées, de fortins d'aspect très semblable, poursuivant en le modifiant le premier type des forteresses de la période précédente : carrés, de 18 m de côté, munis de quatre tours d'angle carrées ; murs minces ; multiples archères.
- 2) un phénomène nouveau qu'on a déjà signalé : la fondation planifiée de nouvelles villes fortifiées, moyennes (8-10 hectares), à réseau de rues orthogonal, apparaissant au pied de citadelles préexistantes, dans le cours du V^e s. sans qu'on puisse être plus précis. Les mieux connues sont Pendjikent, Paykend, Rabinjan, Varakhsha ; on soupçonne un schéma identique à la ville ancienne de Boukhara. À Samarkand sont édifiés les murs intérieurs entérinant les nouvelles limites de la ville, tandis que le socle de la citadelle est rehaussé de quatre mètres (fig. 3). Dans ce cas, et dans ce cas seulement, on peut avec vraisemblance mettre en rapport cet investissement avec une initiative politique identifiable : l'installation d'une branche des Kidarites, documentée par un sceau précédemment mentionné, puis de la branche nord des Hephthalites. Ailleurs ces initiatives se déroulent dans le silence des textes. À Pendjikent, on a des indices archéologiques d'une contribution de réfugiés du Tokharestān.

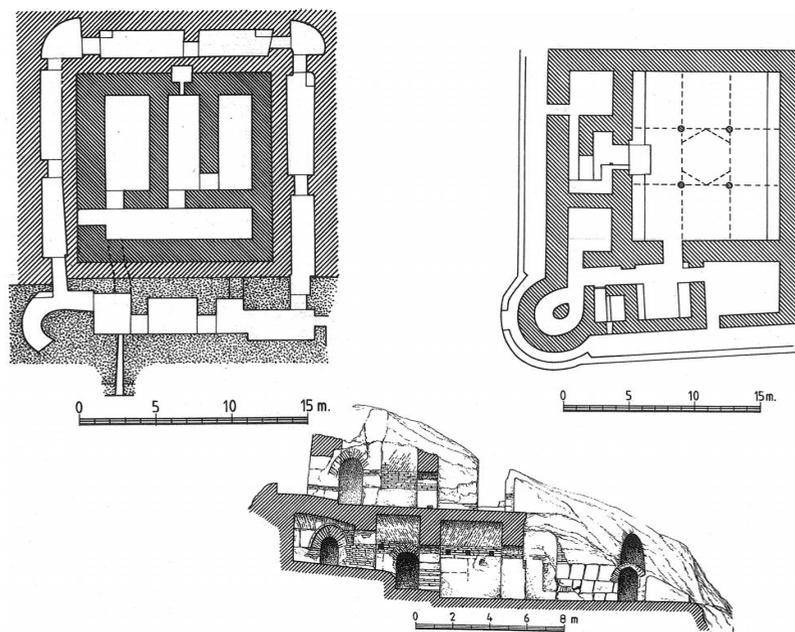


Figure 4 : Château de Chil'khudzhra (VI^e-VII^e siècles) : rez-de-chausée avec locaux de stockage ; étage avec plafond à lanterne au salon ; coupe architectonique

Un facteur qu'il faut probablement prendre en compte, bien qu'aucune source ne le confirme directement, est l'enrichissement de l'État et de la société hephtalites par le tribut sassanide. L'impact du grand commerce, que la Sogdiane prend alors définitivement sous son contrôle, semble relever d'une causalité moins directe. Un aspect commercial, mais local, pourrait cependant expliquer le caractère très professionnel, peu empirique, des plans et du décorum architectural : le châtelain, ou son supérieur, choisissait l'enveloppe « sur catalogue », tandis que les espaces intérieurs étaient improvisés au moment de l'exécution. Les châteaux les plus sophistiqués et les mieux conservés, un peu plus tardifs (VI^e-VII^e siècles), sont en Ustrushana : Chil'khudzhra (fig. 4), Urta-kurgan où les poutres brûlées permettent de restituer un plafond « à lanterne » très semblable à ceux des grandes maisons de Pendjikent et des imitations en pierre dans les grottes de Bāmiyān. Derrière tout cela on devine une demande étatique ou aristocratique très solvable, à laquelle auraient répondu des professionnels itinérants, architectes, ou disons plutôt chefs de chantiers.

Cours du 31 mars 2017

Cette homogénéisation de l'architecture militaire explique que les villes se présentent comme des fortins élargis, et les fortins comme des citadelles urbaines en miniature. De l'un à l'autre on retrouve les mêmes schémas modulaires : on passe

des remparts de fortins aux remparts des villes par « démultiplication » ; les tours ont le même écartement.

À quels types d'attaque et de défense ces architectures correspondent-elles ? Elles ne sont manifestement pas adaptées aux machines de siège (les murs de Pendjikent à cette époque sont épais de deux mètres à la base). Semënov suppose une mobilisation massive mais occasionnelle des citadins et des dépendants ruraux, le nombre des défenseurs comptant davantage que leur efficacité individuelle. Contre qui ? Plus que d'envahisseurs, il s'agirait surtout de maraudeurs, de populations montagnardes, de troupes légères des seigneuries voisines. Ceci au moins conduirait à nuancer le schéma de Tolstov, car ces premiers établissements dits « féodaux » traduisent des régimes militaires plutôt « antiques », où la défense est assurée par le corps social. Paykend a la muraille plus solide, ce qui pourrait être lié à sa situation exposée face à la frontière sassanide. Toujours selon Semënov, Penjikent au V^e siècle pouvait être tenue par 750 défenseurs ; Paykend, au rempart plus efficace, par 250 pour une même longueur.

Ce nouveau réseau de forts n'indiquerait nullement pour ces périodes un déclin démographique, mais au contraire une reprise et une densification, liée en partie à l'intégration des « Huns », phénomène dont on a par ailleurs des indices onomastiques (cf. *supra*). L'idée d'une pression démographique et/ou d'un mouvement continu d'exode rural est confirmée par l'élargissement ultérieur des territoires urbains : Pendjikent (fin du V^e-début du VI^e siècle ?), Paykent (seconde moitié du VI^e siècle ?), Samarkand (VI^e siècle ?). On passe à des moyennes de 15-20 ha. Les forts s'élargissent aussi, et les nouveaux forts construits sont plus grands qu'auparavant. La classe aristocratique semble s'étoffer, avec ses *chākar* dépendants.

Au VI^e et au VII^e siècle, à la période « turque occidentale », on note une évolution dans le type des fortifications : les archères se retrouvent concentrées sur le seul niveau supérieur à Paykend, et elles deviennent pour la plupart fausses à Pendjikent ; le niveau inférieur est soit comblé, soit transformé en galerie de communication aveugle ; les tours carrées sont partiellement remplacées par des tours rondes plus espacées, d'où l'on déduit une concentration de la défense, sur le plan horizontal vers les tours, sur le plan vertical vers le parapet supérieur. Les murs s'épaississent à la base, pour atteindre 15 m à Pendjikent à partir du moment où apparaît la menace arabe qui réintroduit en Asie centrale la guerre de siège qui n'était plus guère pratiquée depuis l'époque grecque. Ces renforcements extrêmement coûteux témoignent des moyens économiques des villes sogdiennes. Tout ceci suggère dans cette deuxième phase une professionnalisation des garnisons, avec des troupes comptant davantage sur la rapidité des manœuvres que sur la seule masse. Semënov suppose diverses variantes selon les périodes : à Pendjikent au VI^e siècle, des casernes heptalites occupant un ancien rempart ; à Paykend après 560, des contingents turcs délégués par le *qaghan* ; et pour finir un peu partout des *chākar*, mercenaires ou en service.

Les nouvelles fondations urbaines à partir du V^e siècle

On n'a aucune description contemporaine. Les Chinois ne se sont intéressés qu'aux longueurs des remparts, classées en grandes catégories, et aux monastères bouddhiques ; les Arabes seulement aux remparts (c'est tout juste si l'on trouve chez Tabari des allusions aux ceintures périurbaines de mausolées zoroastriens). La version syriaque du *Roman d'Alexandre* transmet un écho du riche décor peint du

temple de la déesse Nana à Samarkand, mais ce n'est pas à la peinture sogdienne qu'il faut demander des vues panoramiques ou même partielles des villes d'Asie centrale. Comme pour les périodes précédentes, l'archéologie demeure la source principale. Faute de temps cette année, ces fondations (principalement Pendjikent, maintenant fouillée à 50 %) seront étudiées dans des cours ultérieurs²¹. Pour donner une première idée d'ensemble, on présente un extrait d'une animation 3D de Pendjikent réalisée par une équipe japonaise en collaboration avec les fouilleurs.

Il faut noter dès maintenant le fort contraste qui s'établit désormais entre l'habitat urbain (toutes classes sociales confondues) et l'habitat rural (connu principalement par la fouille du bourg de Gardon-i Hisor, dans la montagne en amont de Pendjikent). La seule maison qui, au village, ressemble aux maisons des villes est celle du seigneur. On a de ce fait trois catégories : la résidence castrale et la riche demeure urbaine qui la transpose ; la maison de l'artisan urbain, parfois ornée de peintures ; la maison du paysan dépendant d'un château, qui rappelle l'habitat compact bi- ou tri-cellulaire connu antérieurement dans des sites militaires. On doit aussi signaler qu'on rencontre à partir de cette époque des indices concordants quant à une structuration institutionnelle de la communauté urbaine : le *nāf*, « peuple », en fait la réunion des chefs des principales familles, qui a la capacité de nommer et de déposer le roi et, à Pendjikent, se réunit probablement dans les temples ; le *khwēsht* « maire » (ou au Tokharestān l'*andagbed* « chef de bourg »), qui annonce le *ra'is* de l'époque islamique.

SÉMINAIRE – LE *LIVRE DES ROIS* DE FERDOWSI ET LES ÉPOPÉES SISTANIENNES :
STRATES TEXTUELLES, STRATES ICONOGRAPHIQUES

Séminaire mutualisé avec Samra Azarnouche (EPHE, Section des sciences religieuses)

Quelques questions relatives à l'apport centrasiatique dans le *Shāhnāme*

Frantz Grenet, le 23 février 2017

Dans l'histoire des études cette question a été abordée d'abord par la critique interne du texte (Markwardt, Nöldeke, Christensen, Boyce). On a longtemps voulu accorder un rôle essentiel à la période arsacide, qui aurait vu l'irruption dans les cours aristocratiques de récits oraux faisant intervenir des personnages renouvelant le stock avestique, et une compétition entre grandes familles parthes ; chacune aurait poussé un ancêtre putatif, héros des guerres ayant opposé le jeune empire aux Saka (cycle « gōdarzien ») ou héros des Saka eux-mêmes (cycle « sistanien » promu par la famille des Sūrēn qui assumait en effet la fonction de *tāj-baksh* attribuée à Rostam). On envisage aussi maintenant un ressourcement intervenu à la période sassanide moyenne, peut-être en liaison avec la récupération temporaire de la Bactriane. Les Touraniens et en particulier leur roi Afrāsīāb offrent une image assez

21. Quelques références : G.L. SEMĚNOV, *Sogdijskaja fortifikatsija V-VIII vekov, op. cit.* ; B. MARSHAK, « Les fouilles de Pendjikent », *CRAI*, vol. 134, n° 1, 1990, p. 286-313 ; V.I. RASPOPOVA, *Zhilishcha Pendzhikenta*, Leningrad, 1990 ; F. GRENET, « Crise et sortie de crise en Bactriane-Sogdiane aux IV^e-V^e siècles », in *La Persia e l'Asia centrale da Alessandro al X secolo*, Rome, Accademia Nazionale dei Lincei, 1996, p. 367-390 (mais je serais moins affirmatif aujourd'hui quant à une influence générale du modèle urbanistique sassanide).

fidèle, bien que composite, des maîtres de l'Asie centrale du ^v^e au ^{vii}^e s. Leur royaume ne paraît pas plus particulièrement nomade que l'Iran ; ils ne sont pas des étrangers complets, ce sont généalogiquement des cousins qui ont mal tourné.

En revanche ni Rostam, ni son père Zāl, ni ses descendants ne figurent dans l'Avesta. Mas'ūdī mentionne un cycle spécifique, le *Saghēsarān* (« Les chefs des Saka », peuple présent depuis le 1^{er} s. av. n. è. au Sistān < Sakastān), qui aurait été introduit dans le légendaire national tout en continuant à mener une carrière indépendante.

À partir de 1958, la question de Rostam s'est trouvée renouvelée par la découverte à Pendjikent d'un épisode de ses exploits transposé en bandeau illustré sur une peinture murale²². Deux autres cycles mettant en scène Rostam ont été depuis identifiés à Pendjikent (voir ici l'exposé de M. Shenkar). Sur ces peintures exécutées vers 740, les traits physiques donnés à Rostam, copiés sur ceux des souverains heptalites du ^v^e s., continuent à manifester ses liens avec les anciens nomades du sud de l'Hindukush. L'onomastique de Rostam (<**rautas-tahma*- « fort comme une rivière ») et de sa mère Rudābe (« issue de l'eau de la rivière ») fait clairement référence à l'élément aquatique, d'où diverses hypothèses : une comparaison avec Bhīṣma, fils du Gange dans le *Mahābhārata* (Skjaervø), ou, plus convaincante, avec les récits d'origine de la royauté scythe (voir I.V. Pyankov, « Scythian genealogical legend in "Rustamiada" », in M. Compareti, P. Raffetta et G. Scarcia (dir.), *Ērān ud Anērān*, Venise, Cafoscarina, 2006, p. 505-511 : le premier roi scythe est engendré par l'union de Zeus ou d'Héraklès avec la fille du fleuve Borysthène ; selon la version transmise par Valerius Flaccus, *Argonautiques* VI.48-68, le fondateur de la classe sacerdotale est un albinos, ce qui rappelle Zāl, père de Rostam).

Rustam le noir ou l'identité d'un héros

Anna Caiozzo (Paris VII), le 23 février 2017

Les miniatures dédiées au héros Rustam sont souvent le cœur des programmes iconographiques au ^{xv}^e siècle, sous les Timourides et les Turkmènes. La présentation s'est concentrée sur ce personnage emblématique du *Shāhnāme* de Ferdowsi qui évoque cette part d'épopée Saka intégrée aux légendes iraniennes, tout en s'interrogeant à la fois sur l'élaboration picturale de cette figure et sur les fonctions qu'elle jouait dans les copies enluminées.

L'un des premiers traits soulignés par les miniaturistes repose sur l'identité étrangère du héros, représenté roux de cheveux et de barbe, une figure archaïque, violente et brutale, en dichotomie avec celle du roi impeccable et parfait. Rustam le Saka entretient des liens avec la férocité, le sang qui inaugure sa naissance, et incarne bien la seconde fonction au service des rois de Perse. Il est le chasseur noir dont le *haft khwān* (les sept prouesses) s'effectue sur les confins, l'auteur d'exploits militaires singuliers redevables à son exceptionnelle vigueur. Avec son père Zāl il apporte aussi aide et conseil aux rois de Perse, mais il incarne surtout le corps de substitution du roi, affrontant l'impur sous la forme de personnages de l'autre monde ou de la frontière comme lui-même, monstres, *dīv*-s, sorciers, cannibales...

22. Voir en dernier lieu B. MARSHAK, *Legends, tales, and fables in the art of Sogdiana*, New York, Bibliotheca Persica Press, 2002.

Si l'origine des rois du Zabūlistān est le Séistan, la région de la rivière Helmand, Rustam est de fait le gardien de la gloire royale qui réside dans les eaux (O. Davidson), d'où peut-être provient son vêtement imperméable, imputrescible comme la peau des castors (S. Shahbazi) ; d'ailleurs, le héros comme sa famille sont au moins, du point de vue de l'onomastique, liés aux eaux.

Toutefois, c'est dans l'opposition noir/blanc soulignée par divers travaux (W. Hanaway, Dick Davis) que se construit le personnage, en regard de son père Zāl, albinos, maître de sagesse et magicien, pupille de la Simurgh qui est aussi le mentor de son fils auquel elle offre la fameuse *palangina* (le vêtement en peau de panthère) et la protection de l'oiseau mystérieux.

Malgré une destinée tragique imputée à l'usage de la magie, à sa fierté et peut-être aussi aux valeurs dépassées que lui et sa famille incarnaient, le héros « au corps d'éléphant » demeurerait apprécié des princes et aristocrates turco-mongols commanditaires de manuscrits enluminés, à tel point que le peintre du *Shāhnāma* de Bāysunghur Mirza, petit-fils de Tamerlan (Téhéran, Gulistan Palace Museum, ms 716, daté de 1435), lui rendit un discret hommage, en présentant son tombeau à l'image de celui du grand Timūr, avec lequel une évidente analogie semble se construire au travers des images.

Article en référence : CAIOZZO A., « Le sang du héros. Les imaginaires du corps héroïque dans les copies enluminées de l'épopée des rois de Perse aux XIV^e et XV^e siècles (époque timouride et turkmène) », in A. ZOUACHE et P. KOESCHET (dir.), *Annales islamologiques. Le corps dans l'espace islamique médiéval*, vol. 48, n° 1, 2014, p. 135-157.

Sistani epics in the *Shāhnāma* manuscript tradition: on the demon Shabrang and the Hero Barzu

Gabrielle van den Berg (université de Leyde), le 3 mars 2017

Les enjeux de la référence au *Shāhnāma* dans la littérature persane du XX^e siècle : le cas de Souvachoun de Simine Dānechvar

Julie Duvigneau (INALCO), le 10 mars 2017

Cette présentation s'est attachée à chercher dans le best-seller de Simine Dāneshvar, première romancière iranienne du XX^e siècle, les traces laissées par l'épopée de Ferdowsi.

Ces traces auraient pu sembler dans un premier temps n'être qu'un jeu de références plus ou moins explicites, la fiction de Dāneshvar aurait pu être considérée comme puisant une légitimité, une force et un poids dans les princes et les rois de l'épopée, au premier rang desquels Siyāvush et Key Khosrow. Et c'est ce que Dāneshvar fait en partie, en affirmant la puissance de la poésie et en plaçant son texte dans une position de résistance par l'écriture, qui permet la subsistance des héros anciens.

Mais ce texte, paru en 1969, l'année de la mort de Āl-e Ahmad, son époux et autre figure tutélaire planant sur la vie et l'œuvre de Dāneshvar, nous est apparu peu à peu comme une affirmation dans le même temps des libertés que prenait l'écrivain par rapport aux pesanteurs d'une tradition masculine et séculaire. Par une série d'infimes détournements des personnages, Dāneshvar retourne en effet complètement les

figures mythiques et positives du *Livre des rois*, et tout particulièrement celle de Siyāvosh/Youssef, pour donner à son héroïne féminine la possibilité de prendre en charge la contestation et l'opposition face aux forces d'occupation (en l'occurrence britanniques) de l'Iran. Ainsi la résistance poétique permet-elle la survie des héros anciens, mais également l'avènement des héroïnes modernes.

Iran ou Tūrān ? Une guerre de la mémoire autour du *Shāhnāme* en Asie centrale contemporaine et ses racines russo-soviétiques

Svetlana Gorshenina (maître de conférences associée au Collège de France),
le 10 mars 2017

On entreprend ici de mettre en évidence, à partir de l'exemple de l'instrumentalisation du *Shāhnāme*, la double dépendance intellectuelle, par rapport aux schémas politiques imposés depuis les indépendances (nationalisme, ethnocentrisme) et par rapport aux idées héritées de la période soviétique (voire impériale). On montre à travers quelles théories ce poème s'est trouvé lié à la construction de l'État-nation au Tadjikistan, et on retrace la lente et longue maturation des idées politisées à propos de l'Iran et du Tourān mythiques dans l'espace russophone de l'Asie centrale, en mettant en évidence la fluidité de ces concepts facilement adaptables à tous les contextes politiques.

Article en référence : GORSHENINA S., même titre que l'exposé au séminaire, in A. CAIOZZO (dir.), *Touran : entre mythes orientalisme et construction identitaire*, Valenciennes, Presses universitaires de Valenciennes, à paraître 2018.

Les cycles d'illustration du *Shāhnāme*, miroirs des choix du commanditaire du manuscrit ?

Francis Richard (conservateur honoraire à la BNF), le 24 mars 2017

L'illustration des manuscrits du *Livre des Rois* commence de façon certaine vers la fin du XIII^e siècle, alors qu'il existe déjà une tradition manuscrite. Une multitude de manuscrits illustrés ont vu le jour depuis cette époque, certains issus des grands ateliers princiers et correspondant à des commandes précises avec un programme iconographique, d'autres destinés à un plus large public et s'attachant à satisfaire les goûts de celui-ci. Ainsi, dans certains cas, on trouve un accent mis sur les exploits guerriers s'il s'agit de satisfaire des chefs militaires, ou au contraire privilégiera-t-on des scènes de genre ou des scènes de cour pour un public lettré ou pour un public féminin. Certaines périodes ou régions connaissent une abondante production, d'autres bien moins : ainsi les Shaïbanides, au XVI^e siècle, n'ont fait réaliser que très peu de copies illustrées, tandis qu'elles deviennent nombreuses à Samarkand à partir de 1600 et trouvent un vaste public. Shiraz est jusqu'à la fin du XVI^e siècle le plus grand centre de copie de *Livres des Rois illustrés* : peu sont des commandes, beaucoup sont destinés à la vente au public iranien, mais aussi ottoman ou indien. Les très grands manuscrits comme les *Shahnameh de Baysonghor* (1435) – où le mécénat royal en faveur des artisans est par exemple magnifié – ou celui très fameux de *Shah Tahmasb* (1535) – qui a très vite servi de modèle pour les artistes iraniens – sont parmi les plus célèbres manuscrits persans. L'Inde connaît une tradition de réalisation de *Livres de Rois* illustrés jusque sous Akbar, mais les Grands moghols ne revendiquaient pas une relation privilégiée avec les anciens héros iraniens, alors

que chez les Parsis l'épopée faisait l'objet d'un intérêt très grand. Dans certains manuscrits, une importance spéciale est donnée au cycle touranien, dans d'autres l'Iran est mieux traité. Plus négligée, la période sassanide est cependant parfois à l'honneur, ou au contraire les premiers temps de l'histoire iranienne, avec ses mythes fondateurs. L'étude de l'iconographie des manuscrits du *Livre des Rois*, qui devient mieux accessible à présent (Shahnameh Project), permet d'ores et déjà de mieux connaître les raisons du choix délibéré d'illustrer des scènes correspondant à des préoccupations politiques, ou militaires, en accord avec une idéologie dynastique qui varie d'une époque et d'une région à l'autre.

Héros royal et mythe du fondateur : témoignages du *Shāhnāme*

Wouter Henkelman (EPHE), le 24 mars 2017

Le mythe du héros fondateur (« The Hero who was exposed at birth ») joue un rôle important et même structurant dans le *Shāhnāme*. Le *type*, bien attesté dans le monde ancien (voir particulièrement *La légende de la naissance de Sargon*), consiste régulièrement en sept éléments : 1) la motivation du futur abandon de l'enfant, 2) la naissance d'un enfant de noble extraction, 3) les préparatifs de l'exposition de l'enfant, 4) l'exposition de l'enfant dans la nature/dans l'eau, 5) l'enfant protégé ou nourri/allaité d'une manière extraordinaire, 6) la découverte et l'adoption, 7) les exploits du héros.

Dans le *Shāhnāme*, il y a au minimum quatre attestations (Fereydūn, Zāl, Kay Khosrow, Dārāb), ainsi que plusieurs allusions et séquences incomplètes (par ex. Kay Kobād). L'étude comparatiste de ce corpus peut relever, par exemple, la pertinence des remarques de Sām, père de Zāl, qui compare son fils à un enfant de démon (le héros fondateur est souvent le fils d'un dieu, d'un démon ou d'un ange, etc.). De plus, l'animal protecteur, le Simorg, fait penser à l'aigle dans les histoires de Gilgamesh et Achémènes (chez Élien).

Farāmarz and the Sistāni epic in Sogdian paintings

Michael Shenkar (Jérusalem, The Hebrew University), le 31 mars 2017

Article en référence : SHENKAR M., « The epic of Farāmarz in the Panjikent paintings », *Bulletin of the Asia Institute*, vol. 24, 2010 [2014], p. 67-84.

En quête de la chevalerie dans le *Shāhnāme*

Dominique Barthélemy (Paris IV), le 28 avril 2017

Dominique Barthélemy a lu le *Shāhnāme* dans le cadre d'une recherche comparatiste sur les élites guerrières d'Europe et d'Asie médiévales (IUF). Il en évoque les développements dans l'histoire occidentale et japonaise, avant de livrer quelques observations sur le dossier iranien.

Comme beaucoup d'autres élites guerrières, celle décrite, imaginée ou reconstituée dans le *Shāhnāme* s'adonne à la vengeance de manière familiale ou patriotique, et elle a ce que Dominique Barthélemy propose d'appeler un *tropisme chevaleresque* dans la mesure où dans ce cadre vindicatoire elle s'intéresse davantage à son adversaire de même statut supérieur qu'à ses auxiliaires de rang moindre. Or, du discernement et de l'estime entre ennemis aux pourparlers de paix et à l'établissement

de vraies connivences, le glissement est sinon aisé du moins possible : ainsi une *mutation chevaleresque* ne guetterait-elle pas les *pahlavān* ? De fait, ici, sur fond d'idéal sacrificiel et dans le cours de récits tragiques des itinéraires vite interrompus par la mort de jeunes guerriers de royale noblesse, sont introduits par instants des épisodes proches de ceux dont sont tissés en France des XI^e et XII^e s. les récits proprement chevaleresques. Il y a des phases d'amitié entre anciens ennemis, des épreuves ludiques de force et d'adresse ; des combats singuliers jalonnent notamment les histoires de Siyāvush, Forud, et surtout Bijan, qui a le rare privilège de s'accomplir sans mourir dans le texte. Pourtant, il n'y a pas ici place pour une véritable sociabilité chevaleresque, du fait notamment de la force relative de la royauté, de l'absence de véritables instigations féminines à la vengeance ou à l'exploit, et de la place prise par la chasse. Mais ces traits caractéristiques ne doivent évidemment pas être décrits comme des entraves, ni les idéaux et pratiques de guerre nobles en Iran caractérisés par un quelconque inachèvement. C'est la méthode même du comparatisme qui veut que l'historien souligne ce que telle société, telle culture ne sont pas, pour mieux décrire et tenter d'expliquer ce qu'elles sont, et Dominique Barthélemy trouve, notamment, particulièrement suggestive la relation des *pahlavān* aux proies prestigieuses de leurs chasses, ce à quoi fait écho un instant Gilles Authier dans son exposé de l'heure suivante.

Quelques avatars de personnages du *Shāhnāme* dans le folklore du Daghestan

Gilles Authier (EPHE), le 28 avril 2017

Le folklore du Daghestan, mal connu car porté par des langues pour la plupart sans écriture, est riche en versions locales de la légende de Rostam. On en trouve aussi bien en tat, langue iranienne proche du persan, qu'en kumyk, langue turcique du groupe kiptchak, et également dans plusieurs des langues caucasiennes de l'Est, indigènes de ces montagnes. L'exposé proposé dans le cadre de ce séminaire s'est penché sur deux versions collectées et publiées en 1920 par Adolph Dirr, le conte de Rostam en udi, langue parlée en Azerbaïdjan, et les exploits de Rostam en aghul. Ces deux langues ont depuis longtemps été en contact avec le monde iranien. La version udi mêle quelques éléments reconnaissables de la légende iranienne à une trame plutôt caucasienne, où Rostam se distingue parmi trois compagnons capables d'exploits en terrassant un dragon dont la tête roule et l'entraîne dans le monde d'en bas. Lorsqu'il est trahi par ses amis, la colère de Rostam se manifeste, deux fois, par une épilepsie suivie d'un sommeil léthargique. La version aghul est plus riche de références précises à des détails du *Shāhnāme* : Rostam naît par césarienne ; il vainc un « démon blanc », chevauche une monture nommée Rakhsh, et demande l'autorisation à son père Zāl de délivrer son grand-père Narimān prisonnier dans une forteresse, en se déguisant en marchand.

Le *Shāhnāme* hors du livre : témoignages inscrits et illustrés des collections du département des arts de l'Islam au musée du Louvre

Delphine Miroudot (Louvre), le 19 mai 2017

Cette intervention se proposait d'illustrer l'influence, grandissante au cours du XII^e s., de la littérature sur la production artistique par la présence d'inscriptions

poétiques ou par la représentation d'épisodes littéraires célèbres. Le *Shāhnāme* occupe une place de choix tant sur les objets – de somptueuses pièces de céramique mais aussi de métal incrusté – qu'au sein du décor architectural, essentiellement de céramique glaçurée. Les exemples choisis sont en grande majorité issus de la collection du département des arts de l'Islam du musée du Louvre qui conserve plusieurs carreaux de céramique à décor de lustre métallique inscrits de vers du *Shāhnāme*. Le corpus des carreaux identifiés comme provenant de Takht-e Soleymān a été plus particulièrement développé. Ils s'inscrivent dans un contexte où de nouveaux dynastes, d'origine mongole, cherchent à légitimer leur pouvoir en valorisant un texte qui retrace l'histoire de l'Iran et des grands souverains à la suite desquels ils désirent s'inscrire.

Les strates moyen-perses et la survivance du vocabulaire zoroastrien dans le *Shāhnāme*

Samra Azarnouche, le 19 mai 2017

L'analyse de l'épopée de Zarēr, frère du roi Goshtāsp, texte connu à la fois par le *Shāhnāme* et par la littérature zoroastrienne en moyen-perse, présente l'occasion de confronter le *Shāhnāme* à ses antécédents littéraires et aux strates textuelles qui le préfigurent, et de s'interroger sur la place de la religion iranienne dans cette œuvre où, selon certains, les thématiques religieuses auraient été adaptées à un lectorat musulman.

Parmi les *Shāhnāme* que Ferdowsi dit avoir utilisés comme sources, l'œuvre inachevée du poète de la cour samanide, Daqiqi (mort en 975), occupe une place à part puisque Ferdowsi emprunte mille vers à ce « livre *pahlavi* » qu'il projette de compléter. Ces vers commencent par le règne de Goshtāsp et sa conversion à la religion de Zoroastre.

Les deux versions du *Shāhnāme* (ShN) (5 600 mots) et de l'*Ayādgar ī Zarērān* (AZ) en moyen-perse (3 600 mots) peuvent être divisées en quatre épisodes : 1. La déclaration de guerre entre l'Iran et le Turan (les Chionites/Huns dans AZ et les Turcs de Chine dans le ShN) et les préparatifs de l'armée ; 2. Les prédictions de Jāmāsp, conseiller de Goshtāsp ; 3. Le début de la bataille et la mort de Zarēr ; 4. La vengeance de Bastūr, fils de Zarēr, et l'intervention d'Isfandyār.

Les différences de style et de techniques poétiques ou narratives permettent de conclure que le texte moyen-perse n'est pas la source de Ferdowsi, mais que la majorité des figures de styles (métaphores, hyperboles, parataxes) et d'autres caractéristiques du style épique y sont déjà bien élaborées et qu'on est face à un seul récit fondu dans deux moules différents : celui de la guerre sainte et de la glorification du martyr mort pour sa foi dans la version d'AZ, et la geste héroïque et épique pour le ShN.

Parmi les différences les plus considérables figurent les motivations pour entrer en guerre : dans AZ, le touranien Arjāsp s'indigne de la conversion de Goshtāsp et de sa cour à la religion de Zoroastre, tandis que dans le ShN c'est Zoroastre lui-même qui met le feu aux poudres. Dans AZ, Goshtāsp veut à tout prix éviter la mort de son frère jusqu'à ce que le visionnaire Jāmāsp lui prédise l'issue heureuse de la bataille avec Isfandyār qui capture Arjāsp – passage absent du ShN pourtant plus détaillé. Le ShN omet également l'incantation à la flèche (la formule prononcée par Goshtāsp pour la flèche destinée à tuer l'assassin de Zarēr), l'apparition de l'âme de Zarēr qui met son fils en garde contre une flèche empoisonnée, et enfin l'intervention du

cheval de Zarēr (cf. son épithète avestique *aspāīiaoda* – « qui combat à cheval ») qui sauve Bastūr d'une mort certaine. Certaines de ces divergences peuvent s'expliquer par le fait que des références précises à des croyances zoroastriennes comme le devenir de l'âme (Zarēr devient un revenant car il n'a pas pu bénéficier comme il se doit des rites funéraires) n'avaient plus leur place dans l'épopée de Daqiqi, sans parler du rôle performatif des formules sacrées. Par ailleurs, Bastūr est soit remplacé par Isfandiār dans le ShN soit accompagné par lui.

On peut conclure que non seulement le ShN ne gomme pas volontairement des éléments zoroastriens mais que le récit conserve généralement toute son essence zoroastrienne. La religion ancienne n'y est pas présentée comme un élément exotique ou artificiel : la terminologie est choisie, comprise et parfaitement assumée. On pourrait aller jusqu'à dire que le message de Ferdowsi est peut-être plus « zoroastrien » que celui du texte moyen-perse. Alors que ce dernier se présente comme une tragédie destinée à être chantée et mise en scène dans une représentation dramatique où l'on célèbre le martyr innocent, la version persane pose les jalons pour la fabrication du personnage qui incarne le guerrier idéal, à savoir Isfandiār, réunissant le courage et la foi et se voyant confier le rôle primordial de diffuser la nouvelle religion. En somme, le zoroastrisme cesse d'être un simple élément de l'intrigue et devient ici le principal schéma narratif, le fil conducteur, qui accompagne l'invincible Isfandiār vers sa destinée : mourir en combattant son alter ego sistanien, Rostam.

Les citations du *Shāhnāme* dans l'épigraphie monumentale : un mythe légitimateur dans le monde iranien médiéval

Viola Allegranzi (doctorante, « Mondes iranien et indien », CNRS), le 2 juin 2017

Cette présentation se concentre sur l'emploi de vers issus de ou inspirés par le *Shāhnāme* de Ferdowsi dans le décor épigraphique de bâtiments érigés dans le monde persanophone entre le XI^e et le XIII^e siècle de notre ère. On aborde d'abord le phénomène des « généalogies fictives » visant à relier les premières dynasties musulmanes d'Iran aux héros et souverains de la tradition épique iranienne. Nous nous attardons également sur la question de la réception du *Shāhnāme*, en évoquant le débat autour du discrédit initial du poème. Certains fragments poétiques inscrits dans le palais royal de Ghazni (Afghanistan, début du XII^e siècle) laissent déjà entendre des échos du *Shāhnāme*, qui se devinent dans des choix de la forme prosodique et de certaines rimes et tournures. Toutefois, il faut attendre le début du XIII^e siècle pour rencontrer des renvois explicites à l'épopée de Ferdowsi en épigraphie monumentale. À cette époque, les Seldjoukides de Rūm s'emparent de plusieurs villes de l'Anatolie et font inscrire sur leurs remparts des vers qui tracent un parallèle entre ces nouveaux conquérants et les plus célèbres monarques de l'Iran ancien. Un phénomène d'appropriation comparable a lieu chez les Mongols ilkhanides, comme le montrent les nombreuses citations du *Shāhnāme* inscrites sur les carreaux en céramique ornant le palais de ces souverains à Takht-e Soleymān (Iran). Les témoignages évoqués révèlent que les premières reprises du *Shāhnāme* en épigraphie ne correspondent pas à de simples citations : les vers de Ferdowsi sont rarement transcrits tels que nous les connaissons aujourd'hui, mais semblent avoir subi des adaptations ou des ajouts conçus par les calligraphes ou par leurs mécènes. L'épopée iranienne est ainsi actualisée et investie d'une nouvelle fonction légitimatrice ou d'un propos moralisateur explicite.

Rostam en sogdien

Agnes Korn (« Mondes iranien et indien », CNRS), le 2 juin 2017

Il existe deux manuscrits sogdiens où figure le nom de Rostam, le héros du *Shāhnāme*. Ils sont d'un ordre tout à fait différent : l'un contient une partie d'un conte traitant de Rostam et de son cheval Rakhsh, tandis que l'autre présente une prière dont on se demande si elle relève d'un contexte zoroastrien ou bien manichéen. Tous deux se réfèrent à des traditions qu'on rencontre dans d'autres langues iraniennes.

Le texte du conte se trouve sur un manuscrit dont une partie a été rapporté par Paul Pelliot et appartient à la Bibliothèque nationale et l'autre fait partie des trésors d'Aurel Stein à la British Library.

Le deuxième texte relève des expéditions du comte Otani, mais n'a été retrouvé dans le musée de Lüshun (Chine) que récemment, sur le verso d'un manuscrit chinois, par Yoshida. Il contient une série de souhaits « puisses-tu être comme... », suivant un formulaire de séries de cette forme en avestique. Ici, il s'agit par ex. de « ... impeccable comme une perle », et justement « ... un chevalier hardi comme Rostam ! ». Figurant ainsi parmi des objets de valeur et des entités abstraites, il y a en outre le grand-père de Rostam, Sām, son fils Sohrāb, son camarade Godarz, ainsi que les rois Faridun et Kay Kawus, et aussi le Simorgh (sous sa forme sogdienne, *sēnmargh*).

COURS À L'EXTÉRIEUR

Pékin, Renmin University of China, School of Arts, 15 et 16 mai 2017, sur les peintures murales de Samarkand (« The Ambassadors' Painting, c. 660 CE, 1 : Historical issues ; 2 : Heritage issues ». « The Qarakhanid Paintings, 12th c., 1 : Historical issues ; 2 : Heritage issues »).

CONFÉRENCIER INVITÉ

Pr. Mikhail Bukharin (Institut d'histoire universelle de l'Académie des sciences de Russie), invitation conjointe avec Jean-Pierre Brun : « Les expéditions archéologiques russes dans le Turkestan oriental : bilan des travaux d'après de nouveaux documents d'archives (19 juin 2017) ; « *Le Périple de la mer Érythrée* : manuscrits et sources » (23 juin).

RECHERCHE

Mon travail de recherche s'effectue dans le cadre de l'UMR Archéologies d'Orient et d'Occident (CNRS/ENS, composante de PSL).

La mission archéologique franco-ouzbèke de Sogdiane maintenant dirigée par Claude Rapin se concentre sur la préparation des publications. La mise en ordre des archives de la fouille, notamment la mise en série des rapports annuels (1989-2013), tâche préalable indispensable, s'effectue grâce à Svetlana Gorshenina, maître de conférences associée à la chaire. Deux volumes sont en préparation avancée (B. Lyonnet sur les céramiques, publication financée par l'Académie des Inscriptions ; Yu Karev sur le palais abbasside).

Les activités de la mission ont pour prolongement une initiative patrimoniale, l'Association pour la sauvegarde de la peinture d'Afrasiab, qui fonctionne sur des crédits de mécénat international (notamment de la Fondation du Collège de France). Le programme de sauvetage et présentation de la « Peinture des ambassadeurs » (VII^e siècle de notre ère) est achevé et a fait l'objet d'une inauguration au musée de Samarkand le 21 septembre 2017. Nous souhaitons prolonger cette action par une autre sur les peintures royales qarakhaniides (XII^e siècle) trouvées elles aussi sur le site d'Afrasiab (Samarkand), dans le cadre de nos fouilles. Nous avons commencé à négocier un partenariat avec l'université Renmin de Pékin, qui envisage de nous aider à obtenir un financement en échange de l'accès à notre documentation digitale sur les peintures de Samarkand pour son projet de musée virtuel de la Route de la Soie. Dans le cadre de mon invitation par cette université (29 avril-18 mai 2017) j'ai visité les sites archéologiques de Turfan (Xinjiang) et travaillé au musée du Shaanxi à Xian (voir mon article « More Zoroastrian scenes on the Wirkak (Shijun) sarcophagus », *Bulletin of the Asia Institute*, vol. 27, 2013 [2017], p. 1-12).

Toujours en liaison avec le terrain en Ouzbékistan, je participe au comité scientifique de l'expédition archéologique karakalpako-australienne, financée par l'Australian Research Council et qui fouille au Khorezm (au sud de la mer d'Aral). Je poursuis ma contribution à l'étude et à la publication des peintures murales trouvées par cette mission (voir ci-dessous, publications).

Publications de Svetlana Gorshenina, maître de conférences et chercheuse associée à l'université de Lausanne

GORSHENINA S., « Alexandre le Grand et les Russes : un regard sur le conquérant porté depuis l'Asie centrale », in C. ANTONETTI et P. BIAGI (dir.), *With Alexander in India and Central Asia: Moving east and back to west*, Oxford, Oxbow Books, 2017, p. 152-193.

GORSHENINA S., « Uzbekistan's "Cultural Inheritance" in Constructing "Collective Memory" in the Age of Independence », in M. LARUELLE et A. KURMANOVA (dir.), *Central Asia at 25 : Looking Back, Moving Forward. A collection of essays from Central Asia*, George Washington University, 2017, p. 52-54.

GORSHENINA S., « L'invention de la notion d'Asie centrale : les premières définitions et délimitations forgées dans les mondes russe et occidental modernes », in B. GENITO et L. CATERINA (dir.), *Archeologia delle "Vie della Seta" : Percorsi, Immagini e Cultura Materiale IV Ciclo di Conferenze 25 Marzo-6 Maggio 2015*, Naples, Università L'Orientale, 2016, p. 1-58.

GORSHENINA S. et TOLZ V., « Constructing heritage in Early Soviet Central Asia : The politics of memory in a revolutionary context », *Ab-Imperio*, n° 4, 2016, p. 77-115.

PUBLICATIONS

GRENET F., *The Golden journey to Samarkand* [choix d'articles traduits en chinois par Mao Ming], Guilin, Lijiang Press, 2016.

ALLINGER E., GRENET F., JAHODA C., LANG M.-K. et VERGATI A. (dir.), *Interaction in the Himalayas and Central Asia: processes of transfer, translation and transformation in art, archaeology, religion and polity*, Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2016.

GRENET F., « The Deydier vase and its Tibetan connections: A preliminary note », in ALLINGER E., GRENET F., JAHODA C., LANG M.-K. et VERGATI A. (dir.), *Interaction in the Himalayas and Central Asia, op. cit.*, p. 91-104.

GRENET F., « Peut-on parler de réalisme dans les portraits royaux en Asie centrale post-hellénistique ? », in D. BOSCHUNG et F. QUEYREL (dir.), *Bilder der Macht. Das griechische Porträt und seine Verwendung in der antiken Welt*, Paderborn, Wilhelm Fink, 2017, p. 303-318.

GRENET F., « In search of missing links: Iranian royal protocol from the Achaemenians to the Mughals », in A. PATEL et T. DARYAEE (dir.), *India and Iran in the Longue Durée*, Irvine, UCI Jordan Center for Persian Studies, 2017, p. 75-90.

BETTS A., YAGODIN V.N., GRENET F., KIDD F., MINARDI M., BONNAT M. et KHASHIMOV S., « The Akchakhan-kala wall paintings : New perspectives on kingship and religion in ancient Chorasmia », *Journal of Inner Asian Art and Archaeology*, vol. 7, 2017, p. 125-165, DOI : 10.1484/J.JIAAA.4.2017007.

GRENET F., « Paul Bernard (1929-2015) », *Studia Iranica*, vol. 45, n° 2, 2016, p. 309-312, DOI : 10.2143/SI.45.2.3203420.